

Il avait tant voyagé
Que son cœur très allégé
Précédait son corps moins lesté.

Puis un jour, bon gré, mal gré,
Sa cervelle avait viré
En une bulle céleste.

Et longtemps après sa mort
Ces douceurs tournaient encor,
Dans les ténèbres agrestes,

Avec un petit bruit doux
Qui rappelait le coucou.

De ses longues traversées le poète a rapporté une connaissance très sûre de la mer, de ses couleurs, de ses odeurs, de ses mouvements. Et cela encore est original.

C'est peut-être dans le vers régulier que M. Supervielle s'exprime avec le plus de bonheur. La musique du rythme bref et léger et de la rime, traduit le plus exactement cette mélancolie dont j'ai parlé plus haut. Sa prose rythmée, si riche qu'elle soit en belles images, est un peu diffuse, un peu lâche et l'influence de Claudel s'y fait sentir.

**

Place Clichy, par Noël Garnier, bois gravés de G. Aucouturier. Editions Clarté.

Ce n'est pas aux lecteurs de *Clarté* que je puis présenter Noël Garnier. Ils le connaissent depuis longtemps et beaucoup, je pense, ont lu ces poèmes du *Don de ma mère* où certaines pièces serraient le cœur du fantassin survivant qui les lisait.

Avec *Place Clichy*, Noël Garnier déserte la mélodie verlainienne. C'en est fini, spécifie-t-il, de la bruine interminable qui étouffait le claquement des 75, suintait sur les parois des boyaux et le long des crosses de fusil. Devant la fête foraine de Montmartre, dans le fracas triste et cru des orgues mécaniques, des moteurs de manèges et des coups d'électricité glaciale, le poète donne libre cours au lyrisme le plus brutal et le plus primitif.

Il décrit la baraque foraine où se rue la foule

Comme une fille envahie
par dix soldats à la fois,
dont le sexe grince et crie
sous un visage impassible.

Il chante éperdument la négresse :

De son nombril à son cou
ses deux seins à flasques coups
claquent, claquent, claquent !

La foule est comme une flaque
mâle et grasse sous la plaque
de quel microscope saoul.

Mais parmi ce débordement tantôt ardent, tantôt, au contraire, frénétiquement amer, passe et s'insinue toujours, quoique l'auteur s'en défende, la grâce souple de certains vers du *Don de ma mère*.

C'est ainsi que la roulotte envahie par la foule,

le gaz met dans ses cheveux
dénoués des peignes bleus

La ronde des chevaux de bois inspirent à Noël Garnier ces vers qu'un Charles Louis Philippe eût tant aimés :

La lumière saute en croupe
de trente chevaux de bois
qu'une polka éperonne
et qui hennissent de froid.

Œillets, œillets, géraniums,
Tourne-lumière, Tourne-lumière,
Toutes les faces de la terre
Vers ce soleil en giration.

Une musique prenante (et ce disant, je pense à ce joli poème sur les lions de Martha-la-Corse, paru dans cette revue) se dégage, on le voit de ces vers, en même temps qu'une ardeur vitale, qu'on ne rencontre plus guère dans une poésie si encombrée de farceurs ou de raseurs, de métaphysiciens et de sophistes. Une telle fraîcheur d'inspiration est, par le temps qui court, particulièrement bonne à humer.

Mari Magno, par Edouard Dujardin. Editions des Cahiers Idéalistes.

Avec les poèmes de M. Edouard Dujardin, nous pénétrons dans le domaine austère de la poésie intellectuelle.

Ces deux mots ne jurent pas ensemble. Ils ne sont pas non plus synonymes de philosophie. L'idée émeut, en effet certains, tout comme la sensation fait pour d'autres parce qu'ils ne la séparent point de la vie dont elle est issue. Elle allume dans leur âme des élans d'amour et de haine, de joie et de révolte qui inspirent des cris aussi chauds que ceux de la passion.

« *Suave-mari-Magno...* Il est suave, a dit Lucrèce, « lorsque sur la grande mer les vents troublent les « eaux, de contempler du rivage le spectacle de la « tourmente... »

« *Grave-mari-Magno...* On reprend, en le corrigeant, « le vers célèbre ; et certes il a été grave, il a été grave « et il n'a pas été suave, de contempler l'affreux spec- « tacle... »

Ainsi s'exprime M. Dujardin dans son avant-propos.

Les poèmes de *Mari Magno* sont tous ou presque tous inspirés par la guerre. C'est le drame de la dernière guerre dans l'âme d'un homme de cœur à qui sa connaissance de l'histoire a donné une notion particulièrement vive et poignante de la grandeur et de la bassesse humaines.

M. Edouard Dujardin — aucun de ceux qui liront les pièces capitales de ce livre ne saurait y contredire — est un des très rares intellectuels français d'âge mûr qui aient conservé le contact avec la réalité vivante de l'époque. Jeunes hommes surpris par la guerre en pleine formation et marqués de son sceau, nous entrons de plain-pied dans ces poèmes, ravis et surpris d'y trouver une pensée si virile et si riche de sève, qui corresponde d'aussi près à nos amours et à nos haines, à cette

détresse horrible coupée de négations et de révoltes qui, l'instinct de conservation aidant, nous fait nous raccrocher à l'idée révolutionnaire.

Une connaissance moderne de l'histoire et plus particulièrement de l'histoire religieuse des sociétés humaines, jointe aux qualités d'une âme accessible aux valeurs qui nous sont chères, a permis à M. Dujardin de comprendre pleinement, à plus de cinquante ans et sans être mêlé au combat, la véritable horreur de cette guerre, l'horreur qui décuplait les horreurs inhérentes à tout champ de bataille.

La grande horreur de cette guerre, ce ne fut pas, en effet le carnage, même pas ce carnage (particulièrement ignoble et neuf dans l'histoire), de ces masses humaines aveugles, vouées à la destruction mécanique et chimique. Ce fut le dénuement total où nous nous trouvions devant la mort.

Combien d'entre les combattants si nombreux qui ne coupaient pas dans les scies officielles (Droit, Justice, Liberté, Alsace-Lorraine, etc...), eussent voulu sceller de leur mort un grand amour qu'ils ne ressentaient pas. Mourir était atroce, mais mourir par nécessité, par résignation, sans être le tenant d'une cause insigne, c'est-à-dire, partagé fraternellement par toute la nation !

N'est-ce pas en effet parce que nous étions vides d'idéal, bien plus, que par peur de la mort, que, refusant la mort, niant le sacrifice tant d'entre nous donnèrent et donnent encore dans l'illusion pacifiste !

Je sais. Soumettre son corps d'homme à l'action de ces usines de mort, tapies dans les paysages vides, fut inouï. Et aucun soldat d'aucune guerre ne connut avant nous ces angoisses. Mais combien plus inouï et combien plus monstrueux, fut le sacrifice de ces hommes, citoyens et non soldats de métier, qui, des deux côtés du front, moururent en si grand nombre sans rien crier, sans rien affirmer, simplement par discipline militaire et pleins de mépris pour le peuple de l'arrière.

L'hébétéude ou le ricanement des permissionnaires parmi leur soi-disant frères de l'arrière, tel fut le comble de l'horreur que nous vécûmes.

C'est ce que M. Dujardin exprime dans le poème

le plus impressionnant, par la netteté originale et par la force de la pensée, de son recueil. Celui qui porte le titre significatif de *Je ne suis point un pacifiste*.

Je ne veux rien connaître, dans l'histoire des hommes, que le pourquoi et le comment.

Est-ce pour se défendre ? Je dis : Attaquez vite !
S'agit-il de protéger un idéal, deux idéaux, trois idéaux ?
Je crie : Hardi !

Etes-vous les rouges témoins d'un évangile en gésine ? Haut les glaives !

Portez-vous aux autres hommes, dans vos gaz asphyxiants, un dieu nouveau ? Ce dieu soit avec vous !

et plus loin :

Le comment et le pourquoi, seul m'angoisse au long de l'histoire.

Car la bonne guerre est la guerre unanime...

Le peuple est-il un troupeau que le berger mène au fouet ou à la mitrailleuse ? Bon, exécutez la guerre.

Le peuple est-il un vol de printaniers oiseaux qui s'élancent avec des cris vers le ciel ? Bon ! glorifiez la guerre.

M. Dujardin, on le voit, n'est pas un sentimental, un de ces néo-chrétiens naïfs et purs qui, malgré l'histoire du christianisme et sa mue rapide en catholicisme, gémissent devant toute lutte.

Son recueil de poèmes est une œuvre importante. Je dirais presque capitale étant donné ses tendances. Il vient à son heure. Il aide indirectement la pensée révolutionnaire, le sursaut de l'esprit contre le matérialisme capitaliste, à se préciser, en toute indépendance et fermé sans aucun souci démagogique.

M. Dujardin tire sa forme poétique des versets sacrés qu'il étudia. Certaines de ses pages sont épiques. Maintenant que l'histoire contemporaine tissée de combines financières et économiques refuse à l'enthousiasme du poète la matière même de la vieille épopée, ne faut-il pas que le tempérament épique se tourne vers le passé. Les avatars des civilisations abolies sont seules capables de le satisfaire, car le présent est dénué de dieux. Seul, dans ce désert spirituel, le raidissement russe s'impose et respire.

Telle est, sans conteste la tacite conclusion de ce réquisitoire révolutionnaire qui a nom « *Mari-Magno* ».

Demandez aujourd'hui même à « Clarté » des carnets d'abonnements et des numéros de propagande

